

## Garde-fous

Françoise GUERIN

**O**n a refermé sur toi la lourde porte et tiré les verrous. La clé dérape dans ma main moite. Déjà, tu as quitté le lit où nous avons eu tant de peine à te recoucher et tu viens frapper de tout ton désespoir contre le panneau. Tes cris ne trouvent pas de mots. Tu appuies ton visage contre le hublot de verre blindé et nous supplies du regard. Tu ne sais plus qui nous sommes, tu ne sais plus qui tu es, ni ce que tu veux, ni même ce que tu fais là, dans ce pyjama bleu ciel trop grand pour toi. Tu te noies dans un enfer sans parole et tu hurles ta détresse, sanglots inachevés qu'étouffent les coups portés par tes poings meurtris.

— Recouchez-vous, Monsieur Caubert ! On va revenir vous voir. Essayez de dormir un peu...

Ma voix n'a plus de timbre. Ça me fait vraiment bizarre de t'appeler Monsieur. La sueur coule sur ton visage de gosse, une méchante sueur froide. Tu me fixes un instant de tes prunelles agrandies par l'effroi puis tu lâches prise, brutalement, et j'entends ton corps qui glisse lentement le long de la porte. Les sédatifs commencent à faire effet. Tu vas somnoler là, en tas, au pied de cette porte, dans un enchevêtrement de tout ton être.

— Putain, ce qu'il est mal ! soupire Sylvain en s'adossant au mur.

Il avale sa salive, péniblement.

— Allez, ça ne sert à rien de rester là.

Il l'a dit autant pour lui que pour moi. Nos regards s'épargnent. Nous sortons à reculons et je verrouille la porte du sas, celle qui te protège des visites inopinées et des coups d'œil curieux dans le hublot. Sylvain porte le petit plateau en inox, avec les compresses et la boîte à aiguilles usagées. D'un pas lourd, nous regagnons la salle de soins. Comme souvent, dans ces cas-là, j'ai l'impression d'avoir vieilli prématurément.

Ils sont là : on les avait presque oubliés, nos trois collègues venus prêter main forte. Il y a deux infirmiers et un aide-soignant martiniquais, un type immense qui se baisse pour passer les portes. Ils n'ont pas osé s'asseoir en nous attendant et errent, désœuvrés, dans cette salle de soins qui n'est pas la leur. L'un d'eux a trouvé une revue professionnelle qu'il lit distraitement, le deuxième

semble passionné par les notes de service sur le panneau d'affichage et le troisième est planté devant la fenêtre. Je sors la fiche d'intervention pour qu'ils puissent la signer et s'en aller. Je ressens comme une urgence à les voir partir, à présent, et à me retrouver seule avec Sylvain, mais il se crée des liens particuliers quand on affronte la folie au corps à corps. Ils ont du mal à nous quitter. Sylvain le comprend, qui leur propose un café. Ils refusent d'un signe de tête.

— Il faut que j'y aille, s'excuse le plus âgé, j'ai laissé ma collègue seule en service et c'était un peu agité.

Mais il ne bouge pas. Impassible, Sylvain pose la cafetière sur la table, à côté d'une pile de verres en pyrex.

— Un petit, alors ! dit l'aide-soignant en tirant une chaise.

Et il s'en sert un grand, rempli jusqu'à la garde, qu'il sucre abondamment.

— Il a quel âge ? demande-t-il d'un ton anodin en cassant un sucre entre ses mains de géant.

— Dix-sept ans.

Le deuxième bout de sucre lui échappe et termine sa course dans le café.

— Putain ! Dix-sept ans...

Je ne sais qui a parlé car nous l'avons tous pensé si fort...

— Putain... répète le plus âgé en s'asseyant à son tour.

Sylvain fixe la cafetière, la bouche pincée. Dans les têtes de chacun circulent des mômes de dix-sept ans, des frères, des fils, des cousins, des voisins. Des dizaines de mômes fantasques et libres qui se préparent à sortir en boîte, fanfaronnent devant les filles, espèrent et pleurent et...

— Il devait passer le bac bientôt, précise Sylvain.

— Putain...

À croire qu'il n'existe plus que ce mot pour dire la détresse qui nous broie. Le débriefing a commencé, n'est-ce pas ce qu'il convient de faire lorsque des hommes sont confrontés à des situations de violence extrême ? Mais qui se soucie du débriefing des soignants en psychiatrie ? Putain de maladie, putain de schizophrénie, putain de délire, putain de mort !

Nous restons silencieux durant quelques instants puis les collègues prennent congé.

— Rappelez-nous si vous avez besoin ! Avec l'injection, il devrait être plus calme mais on ne sait jamais...

— Merci.

Ils referment derrière eux la porte du service et la clé grince dans la serrure. Nous sommes enfermés avec toi et avec vingt-cinq autres patients de seize à soixante ans pour partager, durant quelques heures encore, la même galère. À cela près que nous marchons à vos côtés sans emprunter les mêmes chemins.

Incapable de se poser, Sylvain rince les verres, trie des papiers, range un peu autour de lui, avec cette agitation maniaque qui le saisit lorsque c'est trop dur. Je me glisse à l'office pour faire réchauffer le repas du soir. Économies par ci, restriction de personnel par là... et vive la polyvalence infirmière ! C'est pratique, ce petit personnel pas cher... On peut tout lui demander. La palette de ses talents est infinie, des entretiens thérapeutiques aux ateliers médiatisés en passant par la distribution des traitements, le travail administratif, les surveillances somatiques et le service des repas. En période de congés scolaires, il aura aussi la gentillesse de faire tourner le lave-vaisselle et d'assurer l'intérim de l'assistante sociale qui n'est pas remplacée. Avec amabilité, si possible, le sourire accueillant et la blouse impeccable.

D'un geste rageur, je dépose la dernière barquette de gratin dans le four et tourne le bouton. Un patient passe la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Madame Berthier, je ne me sens pas bien. Vous n'avez pas une clope ?

— Je viens, Monsieur Tarib, j'arrive tout de suite.

Il est angoissé. Ça tombe bien, moi aussi, j'ai besoin d'en griller une. Malgré nos efforts pour les tenir à l'écart, les patients ont suivi, de loin, la montée de la crise. Certains, comme Monsieur Tarib, sont déjà passés par là. Ils ont atteint les limites de la raison, marché en funambules sur les rives du Styx, franchit les portes de la folie. Tout à l'heure, lorsque les voix surnoises qui parlent dans ta tête t'ont commandé de le faire, tu t'es jeté à la gorge de Sylvain, dans un mélange terrifiant de fureur et d'angoisse. Sylvain ne t'en veut même pas. Il sait que, lorsque tu te soignes correctement, tu es un chic type qui n'aspire qu'à vivre en paix. Monsieur Tarib et les autres le savent également. Ils se sont tenus prudemment à l'écart mais cette altercation les a remués jusqu'au fond de l'âme. Pour eux, nous sommes, nous devons être inébranlables et tenir jusqu'au bout les limites qui vont les protéger d'eux-mêmes. La profession d'infirmier psychiatrique a évolué, mais, pour certains, nous restons à jamais les garde-fous.

Je referme la porte de l'office. Monsieur Tarib m'attend, son briquet à la main.

— Allons-y.

Je le précède jusqu'au petit jardin et nous nous asseyons sur l'unique banc. Le soir est doux. Je lui offre la cigarette tant attendue. Il ne me remercie pas, il fait mieux que ça.

— Vous êtes triste, me dit-il, doucement.

Je le regarde, saisie, et là, tout explose. Mes peurs, mes colères, la violence de la maladie et celle d'une société qui nous confie les plus fragiles d'entre les siens sans nous donner les moyens de les soigner. J'ai envie de hurler que ce n'est plus possible, que ce monde marche à l'envers à vouloir rendre rentable ce qui ne le sera jamais. Pourquoi faudrait-il que la santé soit rentable ? Est-ce que la schizophrénie est rentable ? Est-ce qu'un tremblement de terre est rentable ? Est-ce que la mort est rentable ? Fermetures de lits, fusions de services, toujours moins d'infirmiers, de médecins. Trois mois d'attente pour une consultation de pédopsychiatrie... De quels ventres sont-ils nés, ces gens qui ignorent toute logique qui n'est pas comptable ? Pourquoi les laissons-nous choisir à notre place ? Pourquoi leur confions-nous nos destins ?

Monsieur Tarib me regarde pleurer sans un mot. Du bout de son pied, il dessine des cercles sur le sol terreux de la cour. Il n'a pas allumé sa cigarette qui tremble entre ses doigts jaunis.

— Quand j'étais petit, dit-il à voix basse, je croyais que c'étaient les faibles qui pleuraient.

Il se lève, glisse la cigarette et le briquet dans sa poche et fait quelques pas pour rentrer.

— Je me trompais, ajoute-t-il sur le pas de la porte.

Je ne réponds pas. L'odeur des acacias en fleurs me soulève le cœur.

Les patients se pressent autour des tables. Il est dix-neuf heures. Le potage fume dans les assiettes. Dans la salle à manger, c'est la paix précaire qui succède aux crises. Chacun est un peu plus silencieux, se fait discret ou songeur. Sylvain a retrouvé son sourire et distribue les corbeilles de pain. Il me fait un petit signe. Avant de le rejoindre, je vais jeter un coup d'œil par le hublot de la chambre d'isolement. Entre ces quatre murs qui ont contenu tant d'impensables détresses, la solitude a produit son effet apaisant. Tu t'es recouché, enroulé dans les draps hospitaliers. Tes cheveux en bataille tranchent sur le jaune de la taie et le sommeil te rend tes dix-sept ans.

Tout à l'heure, j'appellerai ta mère. J'entends déjà sa voix qui s'effiloche. Je ne lui dirai que quelques mots, pour t'épargner, pour l'épargner, puis j'essayerai de la rassurer. Elle ne me croira pas, elle pleurera. Comme chaque fois, elle me suppliera de te guérir et je ne pourrai que lui mentir.

Françoise GUÉRIN

Nouvelle extraite du recueil

"Un dimanche au bord de l'autre"

© Atelier du Gué, 2009

Reproduite avec l'aimable autorisation de l'éditeur.